

Roxana Robin,
fondatrice de l'Aide
internationale pour
l'enfance.



Au secours des enfants

Soldats, prostituées, esclaves... Des millions d'enfants sont exploités dans le monde. Comment les aider ? Roxana Robin a décidé de passer à l'action.

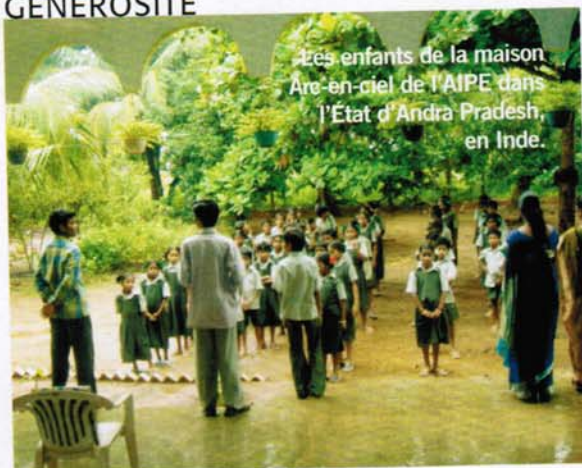
PAR DANIELLE LAURIN

La mission que s'est donnée cette beauté au port de reine, née au Bangladesh : redonner à tous les enfants du monde contraints de travailler la liberté et l'autonomie dont ils sont privés. En un mot, leur rendre leur dignité et leur assurer un avenir. Rien de moins. « C'est utopique, je sais... » lance Roxana Robin dans un rire cristallin.

Derrière ses airs de gamine, cette Montréalaise de 33 ans a une volonté de fer. Il y a sept ans, elle a fondé l'Aide internationale pour l'enfance (AIPE) grâce au soutien de quelques amis et tout en travaillant à temps

plein dans une garderie. Elle ne connaissait rien aux formalités d'usage permettant de mettre sur pied un organisme sans but lucratif et n'avait que l'équivalent d'une cinquième secondaire. Tant pis ! Elle s'est renseignée, a fouillé dans les bibliothèques, consulté des avocats. Parallèlement, elle a organisé des ventes-débarras, multiplié les collectes de fonds dans les écoles et les salles paroissiales. Peu à peu, plusieurs organismes d'aide internationale ont accepté de la soutenir financièrement. Résultat : avec l'appui d'une douzaine de bénévoles dont elle ne cesse de vanter le dévouement, elle a réussi à mettre sur ►

GÉNÉROSITÉ



Les enfants de la maison Arc-en-ciel de l'AIPE dans l'Etat d'Andhra Pradesh, en Inde.

Des fillettes hautes comme trois pommes sont employées comme aides domestiques et violées à répétition.

pied deux centres d'accueil, les Maisons Arc-en-ciel, pour les enfants exploités en Inde. Elle compte même en ouvrir une troisième d'ici un an, probablement au Cameroun.

Petit train va loin. La jeune femme a beau jouir d'une reconnaissance accrue pour son engagement (Médaille de la paix du YMCA du Grand Montréal et Médaille de l'Ordre des Chevaliers de Sainte-Catherine du Sinaï du Québec en 2006), ce n'est pour elle qu'un début.

UN PARCOURS PEU BANAL

Roxana Robin ne l'a pas eue facile pourtant. Elle a perdu ses parents très tôt, dans la petite enfance. « Ils ont été tués lors de la guerre d'indépendance entre le Bangladesh et l'Inde », glisse-t-elle. Placée dans un orphelinat bangladais, elle a été adoptée, tout comme sa sœur aînée, par un couple de Français.

Elle avait deux ans et demi à peine quand elle est arrivée dans la région de Bordeaux avec ceux qu'elle considère aujourd'hui comme ses vrais parents. Dans son nouveau milieu, la petite n'a pas mis longtemps à comprendre qu'elle était différente des enfants de son entourage. « À l'école, ma sœur et moi étions les deux seules filles de couleur parmi 2 000 élèves. Il est sûr que du racisme, j'en ai connu... Le racisme est une forme d'injustice qui joue sur l'image de soi. On ne se sent pas acceptée, on se sent inférieure aux

autres, et on a moins de chances que les autres de réussir. »

UNE CARRIÈRE INTERROMPUE

Très tôt, elle se lance dans la danse. Pendant plus de 10 ans, elle fait du ballet classique. À l'adolescence, elle fréquente le Conservatoire national supérieur de musique et de danse de Paris. À 18 ans, elle va se perfectionner à New York avec une bourse en poche. Dans la foulée, elle part en tournée avec une compagnie de danse. Quand son visa américain expire, pas question pour elle de retourner en France. « Là-bas, étant donné que j'étais une personne de couleur, on m'avait fait comprendre que je n'avais aucune chance de faire carrière comme ballerine. »

Elle a 20 ans quand elle arrive au Canada. Elle vise les Grands Ballets Canadiens, à défaut, le Toronto Dance Theatre. Mais le cœur y est de moins en moins. « Je n'étais plus vraiment heureuse dans le milieu de la danse. Je commençais à en avoir assez de ces questions superficielles du type : Suis-je jolie ? Ai-je de beaux pieds, un beau port de bras ? Et puis, c'est un milieu très replié sur lui-même. J'étouffais. » Une tendinite fera le reste et Roxana Robin dira adieu à sa carrière de danseuse. « J'étais désespérée. Je ne connaissais personne à Montréal. Et je n'avais aucune formation à part la danse. »

Elle s'engage comme réceptionniste, puis fait du télémarketing.

Entre-temps, elle épouse un Québécois dont elle finira par divorcer. Elle travaillera aussi sous pression dans une banque, où on lui promettra des primes qui ne viendront jamais. Écœurée, elle démissionnera. Et se rongera les ongles. Que faire ? Quel sens donner à sa vie ?

LA RÉVÉLATION D'UNE MISSION

Un jour, une de ses connaissances la met sur la piste d'un organisme, Child Haven International, qui a ouvert des orphelinats dans des pays en voie de développement. Au printemps 1998, Roxana s'envole pour l'Inde, où elle fera du bénévolat pendant plusieurs mois dans un de ces établissements. C'est un choc. « J'ai été bouleversée de voir tant d'enfants travailler. Ils font toutes sortes de boulots dès l'âge de cinq ou six ans. » Elle parle avec émotion de ces fillettes hautes comme trois pommes qui sont envoyées loin de chez elles comme aides domestiques et qui sont souvent violées à répétition. Elle parle aussi des jeunes filles qui respirent à pleins poumons des produits toxiques dans les usines de crevettes, même la nuit, puisqu'elles sont contraintes de dormir sur place. Sans oublier ces jeunes travailleurs qui s'échinent dans les carrières de pierres et ces pêcheurs qui risquent leur vie sur des radeaux de fortune. Elle fulmine. « C'est complètement inhumain et révoltant. » ➤

À propos de son premier séjour en Inde, la jeune femme n'hésite pas à parler de révélation. « C'était comme un appel intérieur. Il était clair que j'avais pour mission de sauver ces enfants de la misère. » Elle précise : « Je ne me suis pas engagée par amour, mais par colère. C'est par soif de justice que je me bats. Car c'est une injustice, la pauvreté ! C'est naître dans une famille pauvre qui ne peut subvenir à vos besoins ni vous envoyer à l'école. Alors, on vous envoie travailler. Cette famille-là, on ne l'a pas choisie ! »

Pour elle, une chose est sûre : même si les formes d'exploitation envers les enfants varient d'un pays à l'autre, la raison pour laquelle ils sont exploités demeure la pauvreté. « À partir du moment où on lutte contre la pauvreté, on aide les enfants. »

En Inde, elle a vite compris que créer des refuges pour les enfants ne serait pas chose facile. Avant d'offrir des soins de santé à ses protégés, de leur donner accès à l'éducation et de

leur réapprendre à jouer, il lui fallait d'abord négocier leur libération auprès des familles et des chefs de village.

Car on ne sort pas facilement un enfant esclave de son milieu. « On touche ici à la servitude pour dettes. Les familles pauvres empruntent de l'argent qu'elles ne parviennent jamais à rembourser, et leur dette engage aussi leurs enfants. » C'est pourquoi l'AIPE, épaulée par des organismes locaux, offre aussi un soutien financier sous forme de microcrédit aux familles des jeunes qu'elle prend en charge. « On leur remet de l'argent, indique la jeune femme, mais elles sont obligées de rembourser un petit montant, qui est placé dans une caisse commune appartenant au village. Quand le chef de village fait face à des difficultés, il peut piger dedans. »

LE RESTE DE L'HUMANITÉ

Alors, tout le monde est content ? Pas vraiment. « Nous devons refuser des enfants », se désole la directrice

de l'AIPE. Elle n'oubliera jamais ce couple indien venu l'implorer de prendre son petit garçon sous son aile. « Ils m'ont suppliée, avoué-elle, les yeux baissés. Mais je ne pouvais pas accepter leur demande faute de place. Ils sont restés accroupis durant huit heures, ils n'ont pas voulu s'asseoir, ni manger, ni boire. Il faisait une chaleur torride. C'était affreux. Et cela est hélas de plus en plus fréquent... »

Malgré le soutien d'organismes tels qu'Oxfam-Québec, Les œuvres du Cardinal Léger, Terre Sans Frontières, les fonds de l'Aide internationale pour l'enfance demeurent bien insuffisants pour répondre aux besoins des petits Indiens. Pour l'instant, les deux centres de l'AIPE ne peuvent accueillir que 60 enfants.

« Ce n'est pas assez. Et ça ne le sera jamais. » Ce qu'elle voit, ce sont tous ces enfants qui n'ont rien. « Comment oublier les centaines de millions d'enfants exploités qu'il reste à aider dans le monde ? »

Que peut-on faire pour venir en aide aux enfants exploités dans le monde ?

- 1 Faire des dons. Le don en ligne est une option sécuritaire et très rapide.
- 2 Encourager le commerce équitable. Consulter le site www.transfair.ca pour connaître les principes du commerce équitable et trouver le logo de certification.
- 3 Investir dans des placements éthiques. Le site www.ethiquette.ca aide les consommateurs à faire des choix responsables dans toutes sortes de domaines, dont celui des placements éthiques.
- 4 Offrir bénévolement ses compétences à des organismes d'aide qui n'ont pas les moyens de se payer les services de professionnels (sites Web, graphisme, philanthropie, marketing, etc.).
- 5 S'informer régulièrement en consultant les sites Web d'organismes de coopération reconnus (par exemple, Oxfam-Québec) et signer leurs pétitions. Celles-ci seront remises aux gouvernements et aux dirigeants de grandes

sociétés. Plus il y a de pétitions et de signatures, plus les décideurs prennent conscience que la population tient à ce que les choses changent en matière de lois ou de pratiques commerciales.

6 Organiser une collecte de fonds dans son milieu de travail. Les grandes entreprises organisent souvent des activités permettant d'amasser des fonds pour diverses causes, par exemple, des journées « jean » pour les employés : en payant 2 \$ à un organisme donné, les employés ont le droit de venir travailler en jean une fois par mois.

7 Vérifier si son entreprise offre l'option des « dons jumelés » : lorsqu'un employé choisit de remettre un don ou une partie de son salaire à un organisme, l'employeur remet l'équivalent de la somme à l'organisme en question.

8 Contacter l'AIPE : www.aipe-cci.org.